

« Tu as lâché un rôle immense, puis tu as roulé sur le côté. Tu n'avais pas enlevé tes bas. Ce n'était pas un oubli. Tu ne le faisais presque plus depuis huit ans. »

16 décembre 1990, *Déric Marchand*, p. 41

# Le Pied

[Revue littéraire]

Le Pied est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal.

Le Pied est sur Facebook (Revue Le Pied).

## Rédaction

Félix Durand, *rédacteur en chef*

redaction.lepied@littfra.com

Laurent de Maisonneuve, *secrétaire de rédaction*

Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM)

3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

## Édition et révision

Charlotte Moffet, *éditrice*

Stéphanie Proulx, *éditrice*

Laurent de Maisonneuve, *adjoint à l'édition*

Comité de lecture : François Côté, Amélie Hébert, Joanie Lacas, Emma Lacroix, Hélène Laforest, Emilie Maltais, Déric Marchand, Eugénie Matthey-Jonais, Christine Mont-Briant, Michael Mougín, Marine Noël, Nathalie Slupik, Léa Sowa-Quéniart, Marion Thériault, Eden Turbide, Virginie Turcot, et Caroline Villemure.

## Correction des épreuves

Félix Durand

## Collaborateurs à ce numéro

Kevin Berger-Soucier, Frédérique Collette, François Côté, Louise-Josée Gauthier, Olivier Alexandre Gaudet, David Groulx, Marie-Pier Lauzon, Emilie Maltais, Déric Marchand, Sophie Mathieu, Daphné Nadeau, Clara Prieur, Jason Roy, Léa Sowa-Quéniart, Karolann St-Amand et Marion Thériault.

## Diffusion et organisation des événements

Déric Marchand

evenements@lepied.littfra.com

## Rédaction web

Laurent de Maisonneuve

web@lepied.littfra.com

## Graphisme

Vanessa Fleising

vfleising@gmail.com

## Impression

Mardigràfe inc.

## Infographie

Caroline Villemure

## Couverture

Roxanne Chagnon

instagram.com/roxannecha

Lily Violette Daumen

instagram.com/lilydaumen

## Illustrations

Vanessa Fleising

## Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017

Les textes de prose (essai ou création) soumis doivent être d'au plus 1250 mots; les textes en vers ne doivent pas excéder quatre pages. Les textes doivent être soumis en format .doc par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur.e doivent être indiqués dans le courriel. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur.e participera. L'auteur.e doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro du printemps 2017 est le 3 février 2017.

Le Pied en ligne (lepied.littfra.com) diffuse tous les textes de la revue imprimée ainsi que des textes inédits. Pour soumettre un texte à la revue en ligne, envoyez le document à web@lepied.littfra.com. La longueur maximale pour le Web est 1250 mots; pour un projet de plus grande envergure, il est préférable de consulter le rédacteur web d'abord.

- 5 **AU LECTEUR**
- 6 **LES VAUTOURS**  
Jason Roy
- 10 **APORIE**  
Karolann St-Amand
- 11 **LA HONTE**  
Frédérique Collette
- 14 **BABY WE'RE THE NEW  
ROMANTICS**  
Sophie Mathieu
- 15 **LA COLÈRE DE  
L'AGNEAU**  
Olivier Alexandre Gaudet
- 19 **CHAQUE FOIS, JE  
ME HEURTE À MON  
IMPUISSANCE**  
Marion Thériault
- 23 **RETOUR À LA TERRE**  
Emilie Maltais
- 26 **RÉFLEXION MISÉRABLE**  
Daphné Nadeau
- 27 **DANS L'OMBRE DE LA  
MAISON**  
Marie-Pier Lauzon
- 29 **L'ANGLE OBTUS**  
François Côté
- 32 **THINK GLORY  
MONTRÉAL PEOPLE,  
HOSTIE**  
Louise-Josée Gauthier
- 36 **L'HYDRE-RAMEN**  
Kevin Berger-Soucie
- 39 **TELLE QUE TU SERA  
JADIS**  
David Groulx
- 41 **16 DÉCEMBRE 1990**  
Déric Marchand
- 45 **COQUILLAGE**  
Clara Prieur
- 47 **QUADRATURE DU  
CERCLE**  
Léa Sowa-Quéniart





# Au lecteur

nos corps entre les réverbères  
les talons assez hauts pour éviter la neige  
nous cherchons les gares abandonnées  
où l'on pisse parfois en solitaire

sous la lumière qui convulse  
nos pieds s'entremêlent sans fracas  
les couteaux chutent  
ramifiés au plus profond de nos ligaments



# Les vautours

JASON ROY

Le tonnerre gronde dans les rangs. Mouillés par la pluie fine qui pénètre jusque sous les manteaux en ce matin d'octobre, les gars de la cinquième année ne tiennent pas en place. La récré s'est terminée trop vite, la partie battait son plein et les garçons de la sixième menaient par un but. La procession des élèves, enveloppés d'une cacophonie incessante, pénètre dans le bâtiment de brique. On se bouscule, on chahute. Les surveillantes ferment la marche et s'assurent que tous soient engloutis par l'école. Jasper Gagnon, le grand à lunettes de cinquième, digère mal la victoire des plus vieux. S'ils avaient bénéficié d'une minute de plus, rien que le temps d'une attaque, il est clair qu'il mettrait un but. Déjà, l'attaque commençait à se construire, les défenseurs adverses se trouvaient déstabilisés... maudite cloche. Il grogne dans la file, regarde les sixièmes qui célèbrent leur victoire à coups de regards méprisants et d'insultes en leur direction. Surtout Patrick Théberge, le petit teigneux aux taches de rousseur. Ça fait deux fois qu'il les pointe du doigt, avec sa face de fouine. Jasper connaît sa réputation de bagarreur. La sagesse, s'il savait ce que c'était, lui dicterait de se tenir tranquille. Théberge a gagné toutes ses batailles et passé suffisamment de temps en retenue pour détenir le record de lignes de l'école. Oui, parce que la punition, devoir rester une heure à la fin des classes, augmentée dans les cas graves de copies forcées de phrases écrites au tableau : c'est devenu une statistique que les plus turbulents s'échangent aux récrés. « J'ai eu cinquante lignes! » « Moi, cent! » Des conséquences transformées en trophées de chasse. Jasper ne prend pas en considération les antécédents de Patrick, il en a plus qu'assez de son insupportable insolence. Dans un geste dont l'éloquence égale la témérité, il retire sa mitaine et lui envoie un doigt d'honneur bien senti. Le mouvement vif du bras n'échappe à personne pendant que les écoliers s'engouffrent dans les rangées de casiers.



Patrick Théberge ne cultive pas son esprit belliqueux pour rien. Il a appris à la dure que l'attaque est souvent la meilleure défense. On le respecte ou on le craint, ce qui revient au même. Il a dû s'en prendre aux plus costauds au fil du temps pour mériter sa réputation. Il a terrorisé ensuite, à droite et à gauche, des plus jeunes, des compagnons de classe, même ses amis proches. Enfin en sixième, parmi les plus grands, il n'a plus besoin d'asseoir son autorité. Mais là, devant tout le monde, un petit morveux de cinquième vient de le braver. Ça ne se passera pas comme ça.

À peine sa démonstration agressive terminée, Jasper se rend compte, comme sous le choc, de la suite probable des événements. Autour de Patrick, les gars de sixième s'affairent à relayer l'incident. À l'amplifier. On bouscule l'impétueux colérique, on lui fait remarquer le culot du jeunot. La construction ardue de cette toile de pouvoir, tissée avec tant de peine par Théberge au fil des mois, est mise à l'épreuve. Le sang lui monte au visage et étouffe le contraste de ses taches de rousseur. Plus on l'invective, plus il sent l'urgence d'agir. Dans la bande de cinquième, un mouvement symétrique s'opère. On entoure Jasper, on lui fait comprendre que ça bouge, là-bas, chez les plus vieux. Ils paraissent tous excités, heureux d'avoir trouvé un champion dans leurs rangs, mais encore plus que ce rôle soit tenu par un autre. Le brouhaha dans les deux groupes fait écho dans tous les autres attroupements d'élèves, les bandes s'agglutinent. Enfin, l'inévitable se produit, deux groupes se sont formés, qui s'approchent dans la rangée de casiers du centre. Celle devant les toilettes des filles. Celle sans surveillance.

Jasper a l'impression d'être englué dans un cauchemar. Comment la relative normalité d'il y a quelques instants a-t-elle pu se transformer en scénario de duel à mort? Car, pas de doute, les yeux injectés de sang de Patrick et l'écume qui lui monte aux lèvres indiquent clairement son désir de l'achever sans pitié. Des dizaines d'élèves les entourent, il n'y a pas le moindre espace libre si ce n'est du cercle qu'on a libéré entre les deux belligérants. Des clameurs frénétiques s'élèvent de cette foule nombreuse. Dans un laps de temps infime, ils ressuscitent les arènes trépidantes d'un Colisée improvisé, les



gladiateurs sont grisés par les vociférations, hébétés par l'ampleur de la folie ambiante. Jasper a la vue trouble, paraît à moitié présent, à moitié paralysé. Patrick, lui, plein d'adrénaline, se jette sur le plus jeune, l'empoigne par le manteau et le précipite dans les casiers pairs. Le bruit assourdissant du contact ne fait qu'augmenter la frénésie des spectateurs. Sans perdre un instant, Théberge lui saute dessus et le projette de l'autre côté, dans les casiers impairs. Les écoliers scandent son nom. On ne donne pas cher de la peau du pauvre Jasper, qui a l'air d'un mannequin sans vie. D'une troisième poussée, Théberge fait tomber le cadet par terre. La chute a plutôt l'air d'un vol plané, tellement le plus vieux y a mis de vigueur. Les cris emplissent l'espace : « Patrick! Patrick! » La bande de cinquième année se tient tranquille, personne n'ose s'opposer à la vague assourdissante qui se moule au succès du plus fort. Jasper se relève avec peine, titubant. Le presque vainqueur le toise d'un regard dédaigneux. Théberge recule d'un pas, prêt à terrasser l'impertinent qui s'est hasardé à le provoquer, lui! L'assemblée est au paroxysme du délire. Il va frapper.

Jasper voit ce public comme un amas de couleurs imprécises. Son corps lui envoie les signaux de douleur des derniers coups, mais celle-ci est atténuée, lointaine, comme si un double de lui-même recevait la correction et qu'il en était le témoin impuissant. Les cris aussi bondissent dans son esprit, ils sont là, si près de ses oreilles et si éloignés pourtant. Les visages des élèves ne sont pas humains, ils deviennent les affreuses grimaces de monstres sortis tout droit des enfers. Leur gueule insatiable entrouverte, leur bave dégoulinante, ils attendent comme des vautours que sa carcasse soit offerte en pâture. Devant lui, Patrick est devenu un ogre, son rire résonne entre les casiers, ses yeux carnassiers cherchent à le posséder, à s'emparer de son âme. Soudain, au milieu de cette danse démentielle, un électrochoc parcourt le système nerveux de Jasper. Dans cette secousse inattendue, venue des profondeurs de son instinct de survie, il ressent tout à coup la présence de ses muscles. Il a l'impression de pénétrer dans son propre corps, de le retrouver enfin. Son adversaire se dirige vers lui, semble voler à son encontre, mais Jasper récupère ses





autres sens. Ses doigts se referment fortement, et d'un mouvement que l'on n'aurait guère cru possible, il décoche son poing et percute le visage de Théberge. Le teigneux s'écroule devant lui. La foule se tait. Un silence implacable s'installe, comme si on avait éteint le volume avec une télécommande. Tout le monde se regarde, ahuri, à commencer par Jasper. Quand Patrick se relève, ses taches de rousseur ont disparu sous le sang qui gicle de sa bouche et qu'il a étendu sur son visage, involontairement. Il se tient debout avec peine, semble chercher ses repères. À ce moment précis, deux mains puissantes apparaissent. Un adulte entre eux, qui agrippe l'oreille de chacun des combattants et les emporte, malgré leurs protestations douloureuses, jusqu'à son bureau. C'est le terrible M. Kovacs. Le directeur. Déçue, la foule se disperse, son désir de bouffer un élève reste inassouvi.

# Aporie

KAROLANN ST-AMAND

l'ivresse la poursuite  
sur trajectoire monotone  
j'atteins l'élision

change de continent

tête première le tumulte m'échappe  
je recule l'épicentre  
les détours en expansion

je m'enivre des interstices

partage mon blues  
tiens lundi à bout portant

hors champ  
je deviens faille  
entre l'ombre et l'écho





# La honte

FRÉDÉRIQUE COLLETTE

Je suis assise sur l'affreux carrelage de la salle de bains, adossée au mur, les genoux remontés sous mon menton. Au travers de la porte close, mes oreilles entendent les autres crier à tue-tête dans la pièce d'à côté. Mes yeux, quant à eux, scrutent la cuvette dans laquelle flotte le dégueulis d'un dessert trop sucré. Les petits gâteaux, les vêtements excentriques de ma grand-mère, le rire gras de ma tante, les grossièretés mon oncle : j'ai voulu m'en laver, les effacer de ma mémoire et de mon corps. Mais les images remontent à mon esprit, partent et reviennent, comme des lumières qui clignotent, qui aveuglent. La honte lorsque je revois le spectacle qui vient tout juste de se dérouler sous mes paupières gênées. La honte lorsque je pense à cette famille que je n'ai pas choisie.

Chaque année, alors que les bourgeons sont bien éclos, nous nous réunissons pour cet énorme brunch annuel soulignant l'anniversaire de plusieurs personnes dans la famille. La nourriture abonde comme si nous nous apprêtions à manger pour la dernière fois de notre vie, comme si nous étions sur le point d'être privés de tartes, de petits fours, de crudités et de mauvaises trempettes pour toujours. La table comble revient pourtant chaque année, tout comme les commentaires peu émouvants de ma grand-mère qui, le sourire fendu jusqu'à la racine de ses cheveux blancs, mentionne inmanquablement combien nous sommes chanceux de pouvoir célébrer nos anniversaires tous ensemble au mois d'avril. Ma mère, quant à elle, chante qu'il est donc drôle que nous soyons tous nés au même moment de l'année, et mon oncle postillonne que ce n'est pas dans toutes les familles que le hasard fait si bien les choses. Toujours, je souhaite fondre et glisser sous la table lorsque je les entends clamer haut et fort, entre deux bouchées de sandwich à la salade de jambon répugnante, à quel point nous sommes une famille exceptionnelle. Or l'exception, ici, c'est moi : le





petit poisson du mois de février, morne et froid, dont personne ne remarque véritablement la présence.

Nous avons décidé d'appeler cela un brunch puisqu'aucun autre terme ne semblait approprié pour ce genre de repas, après lequel on ne pense pas à manger pendant des jours. Aucune cohérence entre les plats ni considération de mon végétalisme : nous commençons avec les œufs, les saucisses, le bacon et les patates, pour poursuivre avec le plateau de sandwiches. Il y en a pour tous les mauvais goûts : jambon-mayonnaise, poulet-mayonnaise, œufs-mayonnaise, de la mayonnaise et encore de la mayonnaise. Aux yeux de ma tante, ces sandwiches sont les meilleurs, les plus moelleux, les mieux décroûtés qui soient. La salive au bord des lèvres, elle commence par choisir un morceau de chaque sorte : une opération des plus réfléchies, lente, minutieuse. Mais aussitôt le premier entamé, ses petits doigts dodus et grassex retournent, comme s'il n'y avait pas de lendemain, dans le grand plat spécialement disposé devant ses babines alléchées. Un simple regard sur les tranches de pain empilées dans son assiette et sur sa moustache de miettes blanchâtres fait sortir mon cœur de ma poitrine.

Les sandwiches sont tous disparus dans le ventre de ma tante, et ma grand-mère s'approche avec un plateau à trois étages surchargé de desserts. Elle le pose au centre de la table, sur la nappe d'un vert douteux recouverte d'un bout à l'autre de restes d'œufs brouillés. Les autres sont assis tout autour, admirant stupidement cette tour de Pise version sucrée que grand-maman met sous nos yeux toutes les années. Voyant qu'elle a toute l'attention de son public, dont elle attendait impatiemment le silence, elle se met à réciter avec grande passion le nom de chacune des pâtisseries que l'on mange à chaque réunion familiale depuis le début de notre existence : les pets de sœur, les bonbons aux patates, les carrés au caramel, les dominos... Vous avez déjà goûté à mes fameux dominos, j'espère! Sa voix sautille, écorche, agresse. Mes pauvres oreilles sillent et mes yeux s'embuent à la vue de tous ces desserts. Un ignoble tableau prend soudainement forme : moi qui me sens suffoquer, coincée dans cet étai qu'il me faut appeler famille.





Plusieurs heures après avoir fait semblant de manger sur mon coin de table, les gens se mettent à m'interroger sur ma vie pour flatter quelque peu les conventions. Les questions sont vaguement posées, sans intérêt réel, frôlant la condescendance. Roulement des yeux et soulèvement des sourcils lorsque je mentionne mes études littéraires, lesquelles semblent avoir été oubliées par la plupart de mes proches. Heureusement pour moi, mon supplice prend fin rapidement : un autre plateau de desserts vient d'être déposé au centre de la table, sur lequel se ruent ces êtres humains encore affamés.

Je me lève donc et vais m'enfermer dans la salle de bains, portant en moi le désir d'être ailleurs, n'importe où excepté là, autour de cette table hideuse, en compagnie de ces gens que je n'intéresse pas. Une fois la porte fermée, je m'affale au sol, n'ayant d'autre envie que de disparaître, d'évacuer de mon être les moindres traces de ce repas ridicule, douloureux. Cette fois encore, je m'entends faire le souhait, comme si je soufflais mes bougies d'anniversaire, d'oublier l'image honteuse de ces personnes portant, que je le veuille ou non, le même nom que moi.

Les minutes s'écoulaient avant qu'ils ne s'aperçoivent de ma subite disparition. J'entends ma grand-mère crier de sa voix nasillarde qu'il n'y aura pas de dessert pour les absents, que ces derniers ont toujours tort. Mon oncle renchérit, bien fier de sa raillerie, que je suis probablement allée me fourrer le nez dans un livre. Tous se délectent de la moquerie et les éclats de rire fusent, me traversant à la manière d'une lame bien tranchante. Je vais verrouiller la porte, croyant naïvement que cela atténuera les bruits provenant de l'autre pièce, mais les rires se font encore plus perçants. Alors je ferme les yeux, je laisse la fraîcheur des tuiles parcourir mes jambes. Et j'essaie de respirer.






# baby we're the new romantics


SOPHIE MATHIEU

le champagne devenu peroxyde  
on fait nos fraiches  
en décapotable on vole  
les couronnes en papier des autres

on vomit du mascara brun pastel  
sur nos cœurs écrasés  
les taxis laissent des traces de pneus



serial bitches  
on fume notre récréation  
en shakant les clôtures  
langue de vernis à ongles  
nos pleurs en glitters



on cale les kilomètres comme des shooters



# La colère de l'agneau

OLIVIER ALEXANDRE GAUDET

L'enquêteuse Karen O'Sullivan venait tout juste d'arriver sur les lieux d'un double homicide. Patricia et Lawrence Fletcher, établis depuis quelques années dans le comté de Greenville, avaient été assassinés. Un voisin avait alerté la police après avoir entendu un cri sinistre provenant de la maison. Habitée des scènes de crime, Karen enfila ses gants de nitrile, prit sa lampe torche dans le coffre à gants, ouvrit la portière de la fourgonnette teintée et entra en scène. Le regard de Karen s'arrêta sur un jeune officier, Peter Avery, fixant l'horizon, recroquevillé, tremblant de tous ses membres. C'était lui le premier à être entré chez les Fletcher. Stoïque, Karen passa devant Peter et les ambulanciers qui le traitaient.

Karen inspira profondément, alluma la lampe torche et ouvrit délicatement la porte d'entrée. Elle passa la tête dans l'embrasure, prenant soin d'éclairer le vestibule. L'enquêteuse O'Sullivan aperçut une carcasse pendue au plafond. C'était Lawrence Fletcher. La corde était attachée à la poignée intérieure, si bien qu'une fois la porte grande ouverte, le cadavre arrivait à la hauteur des yeux de Karen. Elle examina le corps zébré de sang et de lambeaux de chair. Des dizaines de lacerations, peut-être une centaine, le recouvraient. Le meurtrier l'avait émasculé avec la précision d'un chirurgien : un coup net, assuré, avait sectionné son sexe. Probablement pour garder le trophée intact. Ses yeux étaient révoltés et son visage bleuté, signe d'une mort par strangulation; les coups de lame avaient visiblement été assésés post-mortem. La nuque n'avait pas cédé, mais Fletcher avait fini par manquer d'air. Signe plutôt inhabituel dans le cas d'une mort par pendaison, les joues étaient gonflées. Karen ouvrit d'un coup sec la mâchoire déjà rigide : c'est là que se trouvait le trophée. Le meurtrier n'avait pas seulement voulu tuer Lawrence Fletcher, il avait voulu l'humilier, se défouler sur son corps inerte.





Plus loin, une faible lumière s'échappait de la porte menant au sous-sol. Karen descendit les marches, prit une nouvelle respiration : l'air était lourd, vicié, nauséabond. Quelqu'un, ou quelque chose, vivait depuis longtemps dans ce lieu macabre. Au bas de l'escalier, Karen aperçut la seconde victime, Patricia Fletcher, à genou, la tête penchée vers l'arrière. Les deux yeux avaient été sectionnés horizontalement; l'humeur aqueuse avait coulé sur les joues et le menton de Patricia, comme un geyser de larmes. Du sang avait giclé de sa bouche et coulé sur sa gorge et sa poitrine. En regardant de plus près, la langue avait été tranchée, mais pas sectionnée. Le meurtrier avait dû reprocher le silence et l'aveuglement de Patricia Fletcher. Pourtant, ce n'était pas de ces blessures qu'avait succombé Mme. Fletcher. Elle avait été éventrée à la manière d'une césarienne, jusqu'à se vider de son sang. Profilant le meurtrier, Karen commençait à en comprendre la signature.







Ce n'est pas cependant le corps qui attira l'attention de Karen, mais une immense cage à ours, dont la porte était entrouverte. À l'intérieur se trouvait tout le mobilier d'une chambre, incluant une toilette. Le tout était dans un piètre état : un oreiller recouvert de cernes jaunâtres, un matelas défoncé, une table de travail creusée de sillons, une cuvette tachée de crasse. Il devenait clair qu'une personne avait été séquestrée depuis un bon moment dans cette prison aménagée et qu'elle avait eu l'occasion de s'évader, de tuer ses bourreaux et de disparaître dans la nature.

Karen O'Sullivan revécut le seul traumatisme de son illustre carrière : une photo de famille des Fletcher, avec Maggy, leur seule et unique fille, environ dix ans, se trouvait sur une pile de livres. Il y a de cela six ans, elle avait emprunté cette allée de terre battue et sonné à la porte des Fletcher. Il s'agissait de sa première enquête : la disparition de Maggy Fletcher, dix ans, jamais retrouvée; le seul échec de sa carrière. Les Fletcher ne s'en étaient jamais remis. Depuis, ils n'étaient sortis de chez eux que pour se rendre au supermarché, fuyant les regards des membres compatissants de la communauté.

Karen remonta à l'étage, passa au peigne fin la cuisine, la chambre des Fletcher, l'ancienne chambre de Maggy, aujourd'hui vide, ainsi que la salle de bain. Il n'y avait rien, absolument rien d'étrange, d'irrégulier, aucun signe de bagarre, de lutte entre le meurtrier et les Fletcher. Il était temps pour Karen de laisser l'équipe médico-légale examiner les cadavres, de confier aux techniciens la tâche de prélever les empreintes.

Et pourtant, en quittant, l'œil de Karen s'arrêta sur une commode adjacente au vestibule où se trouvaient un téléphone et un répondeur, sur lequel une lumière rouge clignotait. Elle leva les yeux, remarqua un miroir accroché au-dessus du meuble, s'en approcha, non pas pour s'observer, mais pour examiner ce qui se trouvait sur le mur opposé. Une photo de famille. Karen se retourna, décrocha le cadre avec la photo et se mit à respirer lourdement, à un rythme effréné.





O'Sullivan appuya sur le répondeur : un silence, puis un rire d'hystérie, féminin, chevrotant, à mi-chemin entre le soulagement et la folie. On ne perçut qu'un seul mot, inaudible. Vint finalement le cri d'agonie.

Karen se rua vers la porte d'entrée, regarda la horde de policiers et de techniciens attendant ses instructions. Brusquement, les agents réalisèrent que quelque chose clochait. L'enquêteuse n'avait plus son calme légendaire. Au bord de la panique, Karen courut dans l'allée de terre battue devant la maison des Fletcher. Elle agrippa le chef de police, arrivé depuis quelques minutes sur les lieux, et lui cria :

– Bouclez les environs! Nous sommes à la recherche de Maggy Fletcher, seize ans, possiblement armée. C'est elle la meurtrière. Elle a tué ses parents. Le chef frotta nerveusement sa joue, regarda incrédule l'enquêteuse O'Sullivan, sans vraiment comprendre comment une fillette disparue il y a six ans pouvait être la responsable d'un double homicide. Karen lui montra la photo. On y voyait les Fletcher, sourires forcés. Entre les deux, une jeune femme, chétive, en larmes, enchaînée aux poignets. Les traits physiques ne mentaient pas : il s'agissait bien de Maggy Fletcher.

Avant de quitter sa prison, Maggy avait substitué les photographies.



# Chaque fois, je me heurte à mon impuissance

MARION THÉRIAULT

Sons les  
cendres de la  
voix primitive

vocables funestes  
fœtus de satan vous  
tuez dans la matrice les  
vagissements



[P] CHAQUE FOIS, JE ME HEURTE... - MARION THÉRIAULT

Pullule  
comme les  
furoncles de la  
peste noire

l'idiome quand il  
contamine la  
souche

l'enfant nâit

souillé de  
mensonges





Fantasma :

trouer le  
contenant

le

flux se

déverse

répandre la  
voix informe  
du ventre





[P] CHAQUE FOIS, JE ME HEURTE... - MARION THÉRIAULT

Au crépuscule s'abandonne le  
ventre à des réminiscences  
déchues de l'aube  
qu'elles ne verront pas.





# Retour à la terre

EMILIE MALTAIS

L'inflammation grasse et lourde des étés a saturé l'air. On dort à présent sur la galerie qui entoure la maison la plupart des nuits. La mère va accoucher d'une semaine à l'autre. Elle porte des bracelets de veinules éclatées aux chevilles. Le sommeil lui échappe sous la sueur, les coups de l'enfant qui lui piétine le ventre.

La vie se glisse entre l'aiguillon de la canicule et la violence des ondées. C'est Anne qui fait la cuisine sur le barbecue ou le réchaud au gaz dans la cour. La mère a tressé les cheveux de ses filles près de leurs crânes, rasé ceux du père et du garçon. Elle a un sac de gros sel qu'elle fait fondre dans l'eau bouillie pour désinfecter les coupures et les plaies. Un temps pareil promet l'infection et il suffirait d'un panaris négligé pour qu'un doigt ou un orteil soit perdu. Ils oublient de prier depuis des générations, que ce soit pour que le travail abonde ou pour que le bébé se retourne à temps et sorte sans heurt. L'espoir oscille et s'accroche à ce qui est acquis pour l'instant : le travail, la santé, la bonté d'un soleil assez fort pour faire sécher le linge et le bois. Heureusement on ne manque pas d'eau. Le ruisseau borde la terre. Son débit est doublé par les pluies et la mère y frotte ses enfants boueux. La chaleur atténuée la pudeur. On lave les vêtements qu'on a sur le dos lors du bain du soir. Le corps lourd de la femme côtoie celui nu et maigre d'Anne, ceux élastiques des enfants, Victor et Simone. Les épaules dures du petit garçon contrastent avec la silhouette jouflue de sa jumelle. Tous deux portent des shorts de toile grossièrement taillés.

Le père se rend chaque jour au chantier. Dans la fournaise d'acier et de plâtre, il s'esquinte avec beaucoup d'autres, nargués par l'ombre insuffisante des pelles mécaniques immobiles faute d'essence. Les gens de la ville tiennent à ce que les travaux soient faits. C'est un homme à la peau cuite et aux mains pleines d'escarres de la friction répétée des outils. Il part très tôt et revient juste avant l'orage, mange en silence et





s'endort, son unique bière à la main. Tous veillent le ventre arrondi de la mère avec inquiétude, chaque crispation du visage, chaque spasme qui traverse son corps suspend l'activité autour d'elle. Il faudra aller chercher l'infirmière qui habite près du village si le travail commence.

S'appuyant sur ses mains, la femme propulse son ventre hypertrophié vers l'avant, se tire de sa chaise. Elle veut chasser la crampe qui point dans le bas de son dos, descend doucement les marches de la galerie pour enfouir ses pieds dans l'herbe froide de rosée, en peigner les brins avec ses orteils. Les enfants pendent encore endormis dans leurs hamacs improvisés, suspendus aux poutres de la galerie. Il faut prendre garde à ne pas les priver des derniers restes du sommeil. C'est l'aube déjà et la clémence s'achève. Elle se retourne et regarde la maison. Sa maison.

La peinture lève du bardeau. La toiture de cuivre se soude de rouille par endroits. Les fenêtres qui auraient dû être changées dès l'achat se tordent sous le poids de la structure. La lavande plantée sous les fenêtres s'est muée en tiges avides qui rongent les deux côtés de la maison. Thym et origan sont redevenus sauvages, fourmillent parmi les pissenlits, les marguerites et la mauve. Les premiers rayons de l'aurore attisent les fleurs et, si on ferme les yeux, tout ce qu'il y a d'humain ici se corrompt dans le torrent de leurs parfums.

C'est notre refuge, pense-t-elle. La nature est le refuge de notre misère et nous y retournons sans hâte. Bientôt, peut-être, nous ne serons plus que des bêtes brunies, nous creuserons de nos ongles noirs la terre pour chercher des racines, nous ferons rouler les petits fruits dans nos paumes calleuses, nous mâcherons sans cesse des herbes souples et sucrées. Quand la maison aura fini de s'affaisser, ses fondations deviendront un terrier et nous dormirons pêle-mêle dans notre haleine chaude.

Elle pense à sa propre mère. Une bourgeoise délicate. Une femme ayant gagné son luxe : air climatisé glacial, voyages partout dans le monde, tapis de salon épais et si blanc qu'on n'osait y poser le pied. Elle pleurerait de la voir, sa descendance, ses petits-enfants pieds nus, sa fille en cloque, encore. Elle aurait pitié de nous, son sang qui retourne à





la terre, raviné, corné. La mémoire dissoute par les insectes, l'éclosion des bourgeons.

Le liquide amniotique qui coule le long de sa jambe interrompt ses pensées. L'enfant viendra aujourd'hui.

# Réflexion misérable

DAPHNÉ NADEAU

Quand vous dites voir la confiance  
Transpirer hors de ma personne  
Je m'esclaffe  
D'un rire à vous jaunir les dents  
De ceux qui déchirent les entrailles  
Comme si j'avais avalé le clou  
Qui rive à mon torse  
Cette réputation

Mais vous avez raison  
Elle coule hors  
Des pores  
De ma  
Peau

Et je la regarde s'éloigner  
Un goût de sang au fond de la gorge

# Dans l'ombre de la maison

MARIE-PIER LAUZON

Accroupie dans le carré de sable où l'on jouait. Dernier territoire sauf. Je recrache à grands vents nos châteaux. Avant que l'enfance ne se replie en moi. Mes doigts maigres s'enfoncent. La recherche s'éternise. Papa, je m'enlise dans l'ankylose. Mais, il m'en faut un. Un seul grain rescapé. Pour survivre à tes autres jeux.



Exorbité. Tu effleures les sillons froids. Entre mes cuisses, je te répète. L'enfance m'a effilochée. La crinoline trop courte ne cache plus mes lambeaux. Mais retranchée dans tes creux, mon amour, je m'écaille. Sous la noirceur des draps. Tu m'arraches doucement l'horreur. Tu en fais de petits motifs insignifiants.



# L'angle obtus

FRANÇOIS CÔTÉ

Vous êtes victime d'une injustice?  
N'hésitez pas à me contacter par courriel  
ou sur ma boîte vocale. Car il n'y a pas de  
petite ni de mauvaise histoire, il n'y a que  
de petits et de mauvais journalistes.  
– Sébastien Dubé

Mon père regarde religieusement le téléjournal régional de TVA. « Pour bien en saisir toute l'absurdité », dit-il. Moi, quand je l'écoute, c'est souvent de manière distraite. Je trouve quand même étrange cette coutume des journalistes de région d'inventer de la nouvelle là où il n'y en a pas. Là où il n'y en a jamais. Au royaume du fait divers, l'accident de char est roi. Il y a bien sûr l'occasionnelle saisie de stupéfiants ou l'attendue comparution pour alcool au volant d'une célébrité locale, mais rien pour remplir un bulletin de trente minutes. Alors on invente. On gratte le bobo. À Montréal, la petite polémique vient naturellement : il y a toujours une panne de métro, un évènement controversé au centre-ville ou une déclaration de Denis Coderre à rapporter. À Rivière-du-Loup, ça prend des journalistes-recherchistes pour trouver le litige qui fera exploser les cotes d'écoute et vendre de la publicité. En raison des faibles effectifs, les journalistes sont souvent appelés à faire la narration des annonces, ce qui donne des résultats pour le moins intéressants.

*Chez Gauthier et fils Chevrolet Cadillac Buick GMC, lors de notre super solde, tout le monde est gagnant! Tu gagnes un rabais, tu gagnes un rabais, tout le monde gagne un rabais gratis!*

Le magnétisme de Sébastien Dubé, le nouveau journaliste de TVA, est irrésistible. Depuis son arrivée, je me retrouve fréquemment devant le téléviseur lors du bulletin de nouvelles. Mon père et moi prenons





plaisir à formuler des théories sur le quotidien de Sébastien Dubé. Chaque matin, il s'assoit à son bureau. Il y écoute ses messages vocaux, regarde ses courriels, cible sans doute quelques messages ayant plus de potentiel. La rumeur est qu'il se rend chez les gens sans y être invité, harcèle au téléphone les maires du coin. Mon père et moi, on se dit qu'aucun média avec des principes ne lui donnerait un emploi. C'est pourquoi le gars est enquêteur vedette pour TVA. On jubile à voir Sébastien multiplier les faux pas, il devient lui-même l'objet de la polémique en raison de ses pratiques éthiquement douteuses. Chaque reportage est une épopée, un grand moment télévisuel; quel scandale Sébastien a-t-il déniché cette semaine?

*Ce soir, en manchettes, accident mortel sur la 185, direction sud. Un quinquagénaire perd la vie. Un couple de l'Ontario repose dans un état critique, mais stable. La saga du microcochon de Sainte-Perpétue se poursuit; le propriétaire de Bacon témoigne. Et aux sports, Désirée Gagné remporte la médaille de bronze aux championnats provinciaux de lancer du poids style libre.*

L'émission d'enquête improvisée plaît aux patrons, qui engrangent de bons profits depuis que les cotes d'écoute ont quadruplé. Avec le temps, le bulletin prend des allures de chasse aux sorcières, se transforme en tribunal populaire. Tout un chacun souhaite régler ses comptes avec le voisin, la mairie, le gouvernement, la police. Ça se bouscule dans la boîte vocale de l'ami Seb'. Même les querelles de famille sont désormais télévisées. Les chicanes de haie de cèdres se multiplient à l'écran. Sébastien Dubé obtient sa certification de maître brasseur de trouble. La débilite diction du champion de la non-nouvelle ponctue la vie des habitants. Ponctue la nôtre aussi. Son ton didactique mal exécuté, je le reconnaitrais entre mille. À la fin de chaque reportage, il décline son identité avec l'aplomb d'un vendeur d'assurances. *Car dans la vie comme en assurances, tout commence par la confiance.*

Pas une semaine ne passe sans que quelqu'un ne brûle au bûcher. Petites créances pour petits mécréants. Reportages diffusés à titre vindicatif seulement. Notre journaliste se distingue. Il ne laisse



personne indifférent. Je partage ses reportages sur Facebook, j'y vais de commentaires incendiaires, j'entre dans le jeu.

*Ce soir, entrevue avec un chasseur qui est poursuivi par le gouvernement pour une coupe d'arbres illégale sur les terres publiques. Selon les lois en vigueur, il pourrait être obligé de déboursier jusqu'à 1 350 \$ pour les trois arbres coupés.*

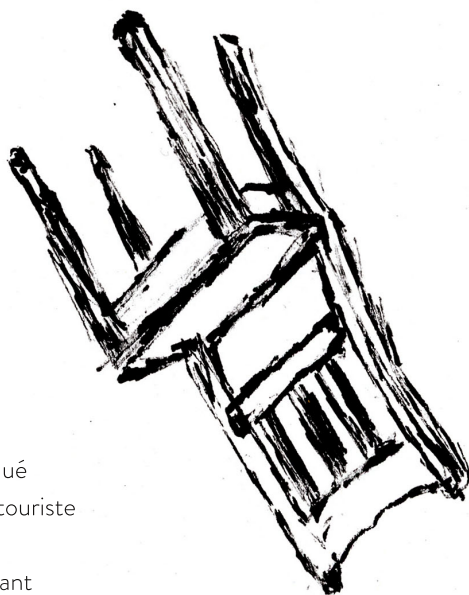
*Ben c'est comme j'te dis là, y ventait fort pis y'a un arbre qui est tombé sur le bord de la roulotte. Moé j'pense à la sécurité de ma famille, c'est pas sécuritaire, ces arbres-là, c'est pourri, y'a pas de volume de bois à aller chercher là-dedans, j'ai pas faite une cenne avec ça, moé là, mais c'est comme j'te dis, t'sais, pourquoi j'aurais à payer pour ça, si la compagnie forestière est pognée pour couper ça parce c'est dans l'chemin, ben t'sais, c't'une perte de temps pour eux autres. Moé, dans l'fond, j'fais juste mon devoir de citoyen.*

Sébastien Dubé comble un vide dans nos vies, dans ma vie. Il ravive les guerres de clochers, met de l'action dans notre quotidien, donne une tribune à ceux qui ne devraient jamais en avoir. Il est de ces gens que l'on adore détester. Ses reportages sont un exutoire pour les réactionnaires et les fauteurs de trouble; un spectacle pour les autres, comme nous.

Depuis que le conseil de presse l'a blâmé pour la cinquième fois, depuis qu'il a perdu son job, on s'ennuie de Sébastien Dubé.

# Think glory Montréal people, hostie

LOUISE-JOSÉE GAUTHIER



t'as jamais remarqué  
comment on fait touriste  
quand on regarde  
des deux côtés avant  
de traverser un one way

c'pas ton cellulaire qui va me motiver  
à te suivre comme un câble  
tout est wireless nowadays

Hibou Bleu Nuit  
de ta croix maghanée  
fais-moi la morale  
sous les plantes  
j'ai perdu mon vélo  
au moins j'ai un jardin urbain





fenêtre avec vue sur  
tronc d'arbre  
asphyxié d'un tricot coloré  
(cute.as.fuck.)  
calorifère, tu es  
élément chauffant de la plate-bande urbaine feng shui  
et/sur/cet  
élément chauffant (de la plate-bande urbaine feng shui)

je sacrerai mes vidanges du mardi

quand/  
pour





[P] THINK GLORY... - LOUISE-JOSÉE GAUTHIER

effacer le Welcome Home doré  
sur ton mur blanc  
tu

PROTECTRON  
ADT  
(LDT)  
CHIEN MECHANT

ô Shih Tzu en cavale

WAZAAAA sous des  
couches de peinture accumulées  
restants de poteaux en oxydation  
cache crac par craque  
la rouille s'incruste  
mais

PAS LE TEMPS  
PAS DE PUBLICITÉ  
PAS DE COLPORTEUR  
PAS DE PARKING

m'as te tower mon hostie  
toi pis ton  
heille ça va bien?

à quoi elles servent tes chaises de motel haut perché  
si elles accueillent le cul de personne?





cette murale d'un verdâtre-douteux  
est une réalisation d'éco quartier Plateau Mont-Royal,  
en collaboration avec tous les  
os ti is de pe ti its cri is sse  
qui TAG leur manque d'éducation  
think glory my ass  
c'pas parce que tu fais une flèche sous ton barbeau  
que ta vie a un sens



allons-y pour une dernière étape Tintin  
sans toucher les lignes  
j'me demande où ils menaient  
les escaliers qui ont brûlé





# L'hydre-ramen

KEVIN BERGER-SOUCIE

Début octobre, alors que je n'étais pas encore submergé par une pile incroyable de travaux à faire, j'ai eu tout le loisir, avec une application très utile sur mon téléphone cellulaire, de trouver une demoiselle à la hauteur de mes critères, devenus aussi bas que les feuilles tombées au sol. Je ne voulais que meubler ma soirée et apaiser mes envies de corporalité. Les vieilles personnes qui disent que le passé est d'une qualité supérieure se trompent; mon cellulaire me donne ce que je veux, même dans les moments les moins glorieux, lorsque je me vide les intestins par exemple.

Donc, j'ai aperçu sur l'écran de mon cellulaire cette fine demoiselle : des yeux ronds un peu vides, une bouche légèrement entrouverte qui laissait deviner son invitante profondeur, des lèvres qui semblaient agréables à mordiller, une poitrine qui donnait envie de s'y établir de manière définitive, bref, mon genre. Avec mon doigt, j'ai fait glisser son image vers la droite. Quelques mots échangés, et voilà, nous allions nous rencontrer deux jours plus tard pour apprendre à nous connaître davantage.

Je le concède, j'ai été un brin lâche, je n'ai rien prévu de bien extravagant : une randonnée sur le Mont-Royal, un souper en tête à tête dans un établissement du type restauration que nous déterminerions au gré de nos envies du moment. Un peu kitsch, mais c'était ce que j'étais prêt à investir en effort pour lui faire visiter mon appartement. J'habite le Plateau, j'ai l'argument de la proximité.

La randonnée, j'en garde bien peu de souvenirs. Probablement que les arbres étaient orange et que c'était donc ben beau, probablement qu'on a croisé un renard ou une moufette et que c'était donc ben cute. Je regardais moins la nature végétale et animale que la nature que je voulais entretenir. Ce ne sont pas tous les champs qui valent la peine d'être cultivés.





Nous sommes allés dans un restaurant coréen rue St-Denis. Je n'avais jamais fréquenté l'endroit auparavant, mais il m'a plu immédiatement. L'ambiance était chouette : lumière tamisée, décoration un peu douteuse mais néanmoins exotique, serveuses avec des jupes qui moulaient agréablement leurs postérieurs. J'ai commandé quelque chose avec un nom imprononçable, elle a commandé des ramens.

La conversation allait bon train, on s'échangeait la parole avec une certaine aisance. L'espace d'un court instant, j'ai cru apercevoir quelque chose qui avait peut-être l'apparence d'un avenir commun potentiel. Je commençais peut-être à sentir une étincelle. Au moment où il commençait à avoir de l'action dans mes caleçons, une serveuse est venue me calmer : la commande était arrivée.

Son plat fumait. Elle en a goûté le bouillon. C'était un peu piquant pour elle, mais elle en appréciait tout de même les arômes et les saveurs. Avec les baguettes, dans un mouvement plein de grâce et de délicatesse, elle a pris beaucoup de nouilles, et les a aspirées avec un vacarme comme rarement j'en ai entendu. Je voyais un tumulte sortir du bol, comme l'hydre contre Hercule. C'était monstrueux. L'hydre-ramen a projeté quelques gouttelettes de bouillon malgré elle, en ma direction. Étant myope, je porte des lunettes, et j'ai appris que celles-ci font d'excellentes protections contre les liquides dans l'atmosphère. Je voyais rouge, malgré moi. Autant un certain charme s'était opéré jusque-là, autant le charme s'était subitement arrêté. Mais je suis un être magnanime, j'ai laissé une chance à la coureuse.

Elle a continué à manger. Une bouchée s'est avérée particulièrement épicée, son corps a eu une réaction un peu violente. Elle a éternué suffisamment fort pour se boucher le nez. Pour être tendre, disons que cela allait bien avec le vert de ses yeux. Bref, tout ça était encore pardonnable. Malgré les reniflements vigoureux, je voulais quand même aller au bout de ma soirée. Mais ceux-ci se sont faits persistants. J'avais l'impression de souper avec un aspirateur.

Après les averses impromptues de bouillon dans mes lunettes était venu le temps du concerto pour système respiratoire congestionné.





[P] L'HYDRE - RAMEN - KEVIN BERGER-SOUCIE

J'étais sur le dos, littéralement, à cause de ce souffle épique. Le plan a changé rapidement : quitter, et satisfaire mes envies dans la solitude. On n'est jamais mieux servi que par soi-même.





# Telle que tu seras jadis

DAVID GROULX

Avec tes fleurs et tes fleuves et tes rivières à boire bordées de lumière et d'aube

Avec tes troupeaux et tes chants, tes oiseaux qui s'élèvent avec le chant que j'ai dans le fond de la rage, ce chant gorgé de brunante qui résonne dans les sifflements, faillé et forgé d'éclatement de béton qui cède à l'espace pulsionnel

Telle que tu seras jadis sans nous, sans homme et sans témoin, seule de tes millions de vies en excroissance, effloraison des temps nouveaux et bohémiens, jugulaires racines des territoires et eaux crevées des steppes arides

Telle que tu seras, soif que j'ai de te voir naître, soif de boire à ta pêche qui croule sous les parfums matures, telle que tu seras jadis avec tes relents de musc et tes sucres sauvages, telle que tu serais si nous n'avions pas éteint le feu des astres, telle que tu serais sidérale et immatérielle dans le sang humain, bouc, bouse, froment et laine et ferments du lendemain, je te veux, je t'épouserai telle que tu seras jadis avec tes peines et tes douleurs aux os, tes cages thoraciques et tes os rompus, telle que tu abreuves de miel et de feuilles pourries, et d'eau léchée à même le lichen, avec tes hordes sauvages d'insectes piqueurs, avec la frayeur du fond des âges, je t'aimerai avec la mort et tout ce qui vient avec, avec la femme, avec la mère, avec ce qui fait qu'un fils cède devant les générations suivantes comme autant d'épis à naître

Pourvu que tu puisses te déployer comme tu le feras, comme jadis le monde pour l'homme, ivresse lunaire et distance incompréhensible, et écrasement soudain devant cette brute matérialité des étoiles qui tombent comme un plancher sans fin, je veux pleurer ton souffle parce que tout s'étiole, parfois, parce que je ne peux plus te voir de mon balcon braqué sous les lampadaires, on ne te voit plus la nuit, et puis





c'est tellement commode de ne plus t'imaginer telle que tu seras jadis, avec tes nuits frissonnantes jusqu'à la mort et l'ivresse des maladies innommables, mais prends-moi, fais-moi sentir le souffle de ton immensité avant que je ne puisse plus respirer, gorge mes poumons et soulage ma peau, mords-moi emmène-moi vers les contrées obscures de la mort pour que renaisse l'Homme, car nous battons en retraite dans nos élans comme une pluie d'oiseaux scaphandriers, pleus sur nous, effeuille-nous de notre joug de métal et d'asphyxie, sois l'efflorescence, souffle dans notre quête des surfaces, ouvre notre bouche et nos sexes et nos orifices dans la béance des territoires

Nous serons toi, telle que tu étais, telle que nous serons dans ton devenir « qui n'en finit plus de ne pas naître », et le verbe moussu qui parcourra notre peau, et ces toiles d'araignées que nous aurons au corps, et le crépuscule qui assèchera nos os et abattra nos maisons, nous aurons l'âme distillée dans dix mille ans d'errance comme l'âme latente d'un monde en gestation, et j'entends nos souffles comme des voix hiéroglyphes qui t'appellent sans cesse dans la tourmente.







# 16 décembre 1990

DÉRIC MARCHAND

Tu n'étais pas encore vasectomisé; cela viendrait plus tard. Tu as lâché un rôle immense, puis tu as roulé sur le côté. Tu n'avais pas enlevé tes bas. Ce n'était pas un oubli. Tu ne le faisais presque plus depuis huit ans. Tu as étiré ton bras dans l'obscurité à la recherche d'une boîte de mouchoirs, guidé par le rétroéclairage du réveil-matin.

Dehors, les dernières neiges fondaient. Des traînées blanches, grises et sales dans les rues de Varennes. La soirée avait été douce, l'une des rares depuis longtemps. Toi et ton épouse aviez partagé un souper dans un restaurant banal, mais qui malgré tout vous convenait; vous n'avez jamais été des gens de haute gastronomie. Tu avais commandé tes fameux fettuccinis aux fruits de mer, que tu aimais voir baigner dans la sauce, et elle des brochettes de crevettes. Ça coûte cher, mais ce soir on ne regarde pas les prix, lui avais-tu dit. Surtout, vous aviez bu du vin. Beaucoup de vin. Ça ne t'a toutefois pas empêché de prendre le volant. Ça ne t'en a jamais empêché.

Sur la route du retour, tu es redevenu le jeune garçon fringant que tu étais à vingt-deux ans. Désinvolte, rebelle et débordant de charme. Tu as fait rire ta femme, tantôt feignant une conduite maladroite, tantôt lançant une plaisanterie dont tu riais toi-même. Une fois dans votre modeste appartement, vous avez congédié la gardienne et envoyé vos deux jeunes garçons au lit. Vous avez continué à boire. Du vin encore. Puis tu es passé à la bière. Ta femme te connaissait trop bien. Elle savait que c'était le moment où vous cesseriez d'être ensemble même si vous étiez dans la même pièce. Après tes premières gorgées, elle a saisi ton bras pour court-circuiter la routine et t'a adressé un clin d'œil en indiquant la chambre à coucher. C'était en mars 1990.

Quelques mois auparavant, le 9 novembre 1989, le mur de Berlin s'effondrait. Ce jour historique, comme presque tous les autres jours de l'année, tu t'es enivré devant la télévision jusqu'à ce que l'ivresse te





cloue sur ton fauteuil désigné. C'était un jeudi, jour de paie. Au lieu de ta traditionnelle caisse de six bières, tu en as acheté une de douze. Tu n'envisageais pas l'idée qu'il y ait toujours une bouteille capsulée le lendemain. Une longue soirée s'annonçait pour toi. Devant les images du Mur de la honte qui défilaient dans les reportages, tu hésitais à réagir, à interpréter ces signes. On escaladait cette structure de béton, on lui retirait des pans entiers. Avant que la commentatrice ne prononce le mot « Allemagne », tu cherchais à te souvenir où donc se situait cette fichue ville. Berlin, Berlin... France? Non. Pas la Russie... Ah! L'Allemagne, c'est ça. C'était officiellement la fin de la guerre froide.

Après le florilège d'idées confuses qui a occupé ton esprit une bonne partie de la soirée, tu en es venu à ressentir un soulagement. Tu as levé ton coude haut dans les airs et tu as plissé tes yeux, comme chaque fois que tu parviens à une conclusion au bout d'un cheminement long et tortueux. C'est une bonne chose, as-tu dit, seul dans le salon. Une bonne chose.

Après les images du Mur, tu as eu droit aux intarissables discours des politiciens. On parlait d'un monde enfin libre. Libre pour vrai. La menace nucléaire n'était plus seulement en suspens. Elle était écartée. La guerre froide n'agissait plus sur les esprits depuis des années déjà, mais on faisait *comme si*, ce soir-là. On célébrait partout cette grande victoire pour l'Occident.

À l'usine, sur l'heure du dîner, on en parlait beaucoup les jours d'après. Alors que tu étais occupé à faire tes mots croisés et à siroter ton café tiède, un collègue t'a interpellé. Berlin, c'est où ça déjà? Tu as d'abord haussé les épaules, puis la réponse t'est revenue. En Allemagne, je pense. C'est une bonne nouvelle, t'a-t-il répondu, c'est fini les nazis. Tu avais assez de discernement pour comprendre que les nazis n'avaient rien à y voir, mais tu as seulement acquiescé. Une bonne nouvelle, oui. Puis tu t'es replongé dans tes mots croisés.

Neuf mois après cette soirée de printemps, tu conduisais Maman par un soir de tempête. Il était passé minuit. Les flocons fouettaient le pare-brise de la camionnette. Tu te sentais plus calme que les deux premières fois. Plus en contrôle. C'était le 16 décembre 1990. Je viendrais au monde quelques heures plus tard. Sans difficulté, sans imprévu.

À l'hôpital, tu m'as pris dans tes bras. Tu as ressenti une chaleur dans la poitrine, une de ces joies si rares dans une vie. Qu'est-ce que cela changeait que ton troisième fils vienne au monde après la chute de ce mur, après la fin de la guerre froide? Il y a longtemps que le régime soviétique n'était plus ce qu'il avait été. Une mouche dans l'ombre de l'hégémonie américaine, tout au plus. Tu te persuadais toutefois que le monde qui accueillait ce nouvel enfant était un monde nouveau, plein d'espoirs et de promesses.

Tu m'as confié aux bras de Maman et, bientôt, la semaine suivante peut-être, tu as recommencé à penser à tes heures en double. Aux problèmes mécaniques de ton automobile. À ces quelques gars à l'usine qui parlaient dans ton dos. À la charge financière supplémentaire qu'impliquait la naissance d'un autre enfant. Il faudrait travailler un peu plus, mais au moins, on pouvait désormais travailler sans devoir garder un œil sur le ciel. C'est du moins ce qu'on disait à la télévision. Le ciel, lui, ne t'avait pourtant jamais paru menaçant, mais qui étais-tu pour en juger?

Le soir de ma naissance, un employé de l'hôpital est passé dans le couloir alors que tu me tenais dans tes bras. Il lavait les planchers. Il a levé son crâne dégarni et, à ma vue, sa moustache s'est agitée. C'est un beau bébé, ça! En santé, en plus. Vous savez ce qu'on dit? Les enfants qui naissent aujourd'hui vivront dans un monde heureux. On l'a gagné, notre paix, monsieur.

Il a poursuivi son chemin, traînant toujours sa vadrouille humide sur le plancher comme un aveugle traîne son bâton. Puis il s'est retourné.

Vous direz félicitations à sa mère.

# Coquillage

Monologue dansé

CLARA PRIEUR

Au fond, la solitude, c'est très agréable, non?

Le silence accablant, si grand qu'il fait mal aux oreilles, c'est un anéantissement langoureux, non?

Non, en fait je crois que je fais partie de ces gens qui ne sont plus assez forts pour supporter le silence, parce qu'il est devenu la caisse de résonance de toute sa haine, et ça, c'est un bruit insoutenable. Cette haine qu'elle a pour moi et qu'elle m'a transmise comme par appel d'air. C'est une haine d'os rongé. Un désir physique. La haine qui brûle la peur, qui procure un sentiment de toute puissance et qui fait dire : « je suis invincible ».

Parfois j'ai des envies qui font honte.

Parfois j'ai envie de la jeter du haut de la falaise orange qui est tout près de la maison. La roche est comme griffée par un animal géant et fou qui aurait voulu creuser un terrier, un tombeau. De là-haut, la mer est une étendue de glace jaune. En tombant, elle passera au travers et ça ne fera pas de bruit.

Parfois j'ai envie de remuer mes ongles dans son visage pour y faire de l'art abstrait.

Parfois j'ai envie de déchirer l'origami parfait de sa peau, où l'insolence et le mépris ont fait des plis extraordinaires.

Mais ma haine je la porte en même temps que mon amour parce que, elle, c'est ma sœur. Parce que c'est avec elle que j'ai connu l'essoufflement ébahi de l'enfant qui apprend à nager, ou le plaisir d'avoir les mains noires à force de casser des pignons, ou le calme invincible des petites filles qui se font des tresses, ou l'épuisement d'avoir trop joué, ou la frustration partagée derrière la fenêtre pendant les après-midis où l'on n'avait pas le droit de sortir parce que notre

père tuait les oiseaux dans le jardin. Le claquement étrange des détonations de son fusil, comme si on agrafait l'air et les choses ensemble.

C'est ma sœur qui me hait et que j'ai fini par haïr aussi, mais c'était pour rester malgré tout son double. Et quand je suis près d'elle, je suis laide. Et je suis seule. Comme la bête au fond du coquillage qu'elle laisse sécher au soleil.

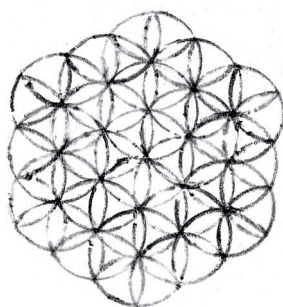


# Quadrature du cercle

LÉA SOWA-QUÉNIART

j'ai des bleus qui poussent  
loin dans la gorge  
une douleur sur l'abdomen  
tracée à l'aiguille

comment sortir ta main  
de mon nerf sciatique  
tu le serres  
à dix mètres de mon corps





[lepied.littfra.com](http://lepied.littfra.com)



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.  
Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.

